

Athènes en ruines

(extrait)



Nikos Precas

1.

Je marche.

Je marche depuis longtemps dans les rues d'Athènes.

Je marche sans cesse depuis l'effondrement du pays. Je ne dors plus car il faut sans arrêt se méfier des agressions. Ou bien je dors les yeux ouverts, assis, en marchant, parfois en mangeant.

Le sommeil est un luxe dans ce pays où nous les avons tous perdus, l'un après l'autre. Plus que d'assouvir la faim, plus que de calmer la peur de mourir, ce qui nous manque le plus, depuis la débâcle, c'est de dormir. De s'abandonner, dans la confiance, avec la certitude que le réveil suivra le sommeil. S'étourdir d'une chaleur moelleuse, s'y plonger pour mieux prendre son envol, est le plus grand luxe que nous autres, naufragés de la finance, réclamons de tous nos vœux.

Il fait froid.

C'est l'hiver tout le temps. L'hiver permanent. La neige tombe et cache le paysage urbain. Un ailleurs s'offre à mes yeux et la sensation d'étrangeté sonne comme une libération, comme une sortie des décombres, ceux d'un pays qui n'a plus que ses propres ruines pour survivre. Je ne sais pas vraiment où je suis ; quelque part à Athènes, là où je suis né, sans jamais prendre le temps d'y plonger mes racines.

C'est l'hiver maintenant.

C'est arrivé brusquement, sans que personne s'y attende. Nous croyions tenir les rênes de nos vies, pouvoir compter sur notre technologie, nos ressources et l'excellence de nos banques. Mais les chiffres se sont affolés, des courants obscurs les ont malmenés. Ils se sont mis à ne plus obéir au règne comptable. Ils sont sortis des tableurs. L'argent ne passait plus par Athènes. L'argent ne voulait plus de cette ville, ne voulait plus des Athéniens. Alors nos maisons se sont vidées, les rues désertées, les vitrines éteintes. Nous ne savions plus où nous en étions. Nous nous dévisagions et la peur tarissait les mots, les larmes. Nous ressemblions à ce que nous étions avant l'affolement du calcul, mais nous ne nous reconnaissons plus.

Alors, sans que personne s'y attende, la tempête financière a déclenché la tempête climatique. Des nuages noirs, épais, menaçants ont fait leur apparition dans le ciel bleu d'Athènes. Ils roulaient avec force et maltraitaient la lumière qui pâlisait. La température a chuté. En peu de temps, le jour et la nuit se sont confondus. Le gris a pris place, tantôt laiteux, tantôt noir.

La catastrophe financière s'est transformée en cataclysme et la belle prestance de la ville s'est vite dégradée. Les apparences ont volé en éclats, en abîmes engloutissant le sens de toute chose. Tout s'est précipité dans le ravin par voie numérique et les décombres ont commencé à écrire une autre histoire.

Puis, sans prévenir, la neige est tombée. Une neige épaisse, lourde, ininterrompue, souvent agressive, rarement amicale. La neige a avalé les bruits, a nivelé le paysage urbain, nous a propulsé très loin dans l'étrange. La neige a parachevé notre exil. En dehors des cases du grand calcul, nous étions propulsés ailleurs. Nous avons basculé de l'autre côté de l'humanité.

C'est l'hiver maintenant.

Il me vient presque un sourire.

Je n'ai jamais connu Athènes, ma ville natale. Avant même de me connaître moi-même, j'en suis parti. Cette ville, cette vie, ce pays m'était insupportables. Je suffoquais. Je suis parti. Depuis, Athènes vivait seule, en dehors de moi. Depuis, je vivais seul, en dehors d'Athènes. De temps en temps, je revenais et j'étais comme un mal-voyant. Je savais où j'étais sans vraiment le savoir. J'étais dans un à-peu-près. J'étais un touriste autochtone.

Maintenant qu'Athènes n'existe plus, je suis là, tous les jours, comme les autres à chercher du matin au soir de la nourriture pour survivre. Maintenant que mon destin se joue ici, la ville a déserté l'endroit. Elle a d'abord imploré, puis explosé et le lustre superflu de la civilisation a volé en éclats. Maintenant que, de cette ville, je connais chaque recoin, chaque dépôt, chaque ruine, chaque immeuble abandonné, chaque quartier et les familles qui les contrôlent, chaque souterrain, chaque recoin des côtes d'où l'on peut repérer des déchets réutilisables sur la plage, des objets dont même la mer ne veut plus, maintenant que de cette ville, je connais tout, l'âme d'Athènes n'y est plus.

La neige voile Athènes, l'enveloppe de translucide.

Cocon qui s'installe et les flocons sont comme des caresses froides. La neige nous protège des autres. Depuis le démantèlement économique du pays, l'Athénien est devenu sauvage. La survie l'a rendu dangereux. L'Athénien, organisé en petits groupes autour des liens familiaux a transformé la ville en jungle urbaine. La famille est la seule chose qui a survécu au cataclysme. Les membres les plus vaillants parcourent la ville en quête nourriture. Ils partent en chasse pour nourrir le clan. Les autres, ceux qui protègent le noyau familial de l'intérieur, gardent un lieu où la famille trouve momentanément refuge. Les plus faibles ne tiennent pas longtemps. Les anciens, les malades et les enfants s'en vont les premiers. La vie sauvage d'ici tranche comme une lame impitoyable.

Ici, nous sommes protégés par la neige et son opacité.

J'entends les autres qui, comme moi, sont de sortie pour trouver à manger mais, pas plus qu'eux, je ne les vois pas. Il faut être attentif et éviter les rencontres. Dans le face-à-face, l'autre est tout à la fois proie et prédateur. Dans le face-à-face, il faut agir vite, très vite. Juger la situation, évaluer les chances, attaquer ou se faire attaquer, se jeter dans l'action. Lorsque des membres d'une famille chassent en groupe, seule la fuite garantit la survie. Grâce à la neige, les loups solitaires comme moi sont avantagés, silencieux, invisibles. Les meutes font du bruit, leurs membres communiquent entre eux, se disputent souvent, parfois s'insultent. La neige absorbe tout, même les bruits. Il faut être à l'écoute pour esquiver le contact. Immobile, je les sens passer à un mètre de moi. Je les laisse poursuivre leur chemin ; fatalement, face à une meute, je suis la proie. À proximité d'un loup aussi solitaire que moi, je m'arrête : la neige impose des temps d'arrêt.

La ville se cache et je ne sais que mettre un pied devant l'autre.

Sans prévenir des silhouettes me croisent, me touchent presque et se perdent dans les ruines de la ville. D'un coup, des Athéniens apparaissent juste devant moi et, avant le contact, s'évanouissent dans les replis de la froidure. Personne aujourd'hui ne prend le risque de la confrontation. Sans visibilité, danger. Parfois nous ne pouvons nous éviter. Nos regards troublés par la neige se croisent mais le trouble est notre salut et nous poursuivons notre errance, perdus et sauvés à la fois.

Je sens une légère déclivité. La rue descend vers quelque part.

Vers où ?

La destination n'a plus d'importance, seul compte ce qu'on trouve. Sur ma gauche, j'entends qu'on casse, qu'on défonce des portes et des vitrines. Certainement une horde qui investit un magasin mille fois dévalisé. Le désespoir nous rend amnésiques, nous pousse à regarder au même endroit trois fois par jour pour trouver quelque chose alors qu'il n'y a rien. Ce qui est curieux, c'est que souvent on trouve quelque chose qui ne semblait pas avoir de la valeur la fois précédente. Nos besoins de survie deviennent de plus en plus impérieux et nous repoussons les barrières de l'acceptable, du comestible, du précieux.

La marche s'impose à chacun de nous comme seul et unique destin.

Elle guide le corps dans une direction sans but, sinon la survie. J'aimerais fuir, m'évanouir et apparaître ailleurs, autrement. Combien de fois n'ai-je, par le passé, quand rien de tout cela n'était, émis le même souhait simplement parce que le voisin faisait du bruit, parce que la météo était maussade, parce que le train était

en retard ? Quel gâchis ! Du temps où tout allait bien, fuir était pour moi l'expression de ma volonté, celle de plier la réalité à mes goûts, tout le temps, toujours. Maintenant, ici, à Athènes, parmi les décombres encore fumants, fuir ne fait plus partie des vœux. Ici, dans les ruines de l'ancienne ville, fuir c'est finir ; et finir, c'est mourir d'une manière ou d'une autre.

Je ne sais pas vraiment pourquoi je veux encore rester en vie, pourquoi je livre un combat perdu d'avance qui m'entraîne vers l'inévitable défaite.

Peut-être, qui sait, pour elle.

Maintenant, ici, un temps autre semble s'annoncer pour mettre fin à l'esquive. En pleine catastrophe, au beau milieu du déracinement, l'emprise de la lâcheté s'essoufflent. Je voudrais, enfin, toucher la main d'un être vivant.

Je suis fatigué de marcher.

Nikos Precas

Le livre de Nikos Precas peut être commandé en ligne ici:

<https://www.brandon-et-compagnie.com/catalogue/hardcover/brandebourg/athenes.html>

